

Zeitschrift: Schweizerische Zeitschrift für Soziologie = Revue suisse de sociologie
= Swiss journal of sociology

Herausgeber: Schweizerische Gesellschaft für Soziologie

Band: 18 (1992)

Heft: 1

Artikel: Symptomes et mutations de l'esprit puritain romand

Autor: Glauser, Daniel

DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-814502>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 30.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

SYMPTOMES ET MUTATIONS DE L'ESPRIT PURITAIN ROMAND

Essai d'interprétation wébérienne d'entretiens semi-directifs

Daniel Glauser

Unité d'investigation sociologique
Institutions universitaires de psychiatrie, Genève

1. Introduction

La capacité de juger autrui dans les catégories de la déviance présuppose un type de rapport au monde social, que l'approche sociologique ne saurait abstraire de ses déterminations historiques. Dans les lignes qui suivent, ce type de rapport sera spécifié de manière à servir de cadre interprétatif à un matériel verbal constitué durant la phase de préenquête d'une étude sur l'exclusion sociale.¹

Notre démarche va donc constituer à assimiler un mode de connaissance du monde social, une appréhension globale de celui-ci, à l'ensemble organique des traits distinctifs par quoi se définit l'identité d'une communauté territoriale. Par ce biais nous visons à fonder notre système interprétatif sur un cadre de référence qui permette d'articuler la genèse des catégories de déviance à la genèse d'un ethos – ou moralisation – de l'être-au-monde social.

En l'occurrence, ce cadre de référence, nous en avons trouvé les linéaments dans la perspective d'analyse ouverte par l'étude de Luc Boltanski sur la Suisse (Boltanski, 1966). Etudiant «le caractère national» suisse, cet auteur y voit la résurgence historique quasi intacte de cet esprit du capitalisme naissant dont Max Weber fit le sous-produit de l'éthique protestante. Nous sommes donc partis de cette qualification des Suisses comme «héritiers des puritains», pour tenter de définir un premier modèle de transformation historique de la mentalité préindustrielle en esprit du capitalisme, qui illustre le processus originel de moralisation des conduites sociales placé au centre de notre cadre de référence théorique. C'est à partir d'une telle schématisation des thèses de Weber que nous avons alors tenté d'esquisser les éléments d'un second modèle de

1 Cf. annexe.

transformation qui vise, lui, à schématiser le résultat du mûrissement des contradictions contenues en germe dans l'état de fait créé par l'accomplissement du premier modèle supputé de transformation.

Une telle manière de procéder avait pour objectif de fonder le groupe d'oppositions significatives nécessaire à l'analyse primaire du matériel recueilli par entretiens semi-directifs, dans la perspective interprétative retenue.

2. Hypothèses

2.1 Définition du modèle de transformation à l'origine de l'esprit du capitalisme

2.1.1 Processus de base

a) *Irréversibilité de la réorganisation du monde social entraînée par son surinvestissement religieux paradoxal qu'a provoqué la diffusion du dogme calvinien de la prédestination* – Du point de vue adopté, le dépassement de la mentalité préindustrielle – assimilé à ce que nous avons nommé polarisation de l'espace social – implique une focalisation profane du mobile religieux des règles de vie en société, de nature à mener à terme ce mouvement de «désenchantement du monde» auquel est consacré sous ce même titre un ouvrage de Marcel Gauchet (1985). C'est ce qu'a pointé Max Weber lorsqu'il met à l'origine du capitalisme une mutation du sentiment religieux :

Le système capitaliste a besoin de ce dévouement à la vocation (Beruf) de gagner de l'argent. (Weber, 1964, 75)

Il voit dans un tel dévouement, le résultat tangible, manifeste, de la recommandation piétiste de conversion intramondaine des stratégies de salut. Toutefois, une fois imposée,

... cette attitude à l'égard des biens matériels [n'a plus] besoin du soutien d'aucune force religieuse (op. cit., 75). ... le puritain voulait être un homme religieux – et nous sommes forcés de l'être. (op. cit., 245)

Car entre-temps s'est achevé ce dont le puritain avait jeté les bases, à savoir :

... l'édification du cosmos prodigieux de l'ordre économique moderne. Ordre lié aux conditions techniques et économiques de la production mécanique et machiniste qui détermine, avec une force irrésistible, le style de vie de l'ensemble des individus nés dans ce mécanisme – et pas seulement ceux que concerne directement l'acquisition économique. (op. cit., 245)

b) *Moralisation de l'espace des objets et attributs sociaux* – La recherche extravertie ascétique des signes matériels de son salut entraîne le puritain à systématiser sa conduite éthique. En cela, il calque son existence séculière sur un modèle analogue à celui qui structure les «formes rationnelles de la vie monastique catholique» (op. cit., 153).

L'impératif de «rationalisation de la conduite en ce monde» (op. cit., 198), découle de la conception calvinienne du salut (fin) et des stratégies piétistes de son obtention (moyens). Par conséquent les sanctions matérielles de l'activité professionnelle sont amenées, dans cette perspective, à fonctionner comme indicateurs de qualification faisant référence à des critères religieux, c'est-à-dire aux critères de valeurs transcendantes, c'est-à-dire morales. Et par extension, on peut dire que ce principe vaut tout autant pour les sanctions symboliques de l'activité sociale. Ce qui fait que l'action dans le monde social, tout comme le système de perception qui sous-tend cette action, se structure en un système de classement dont le critère de pertinence ultime, en dernière analyse, est à connotation éthique. L'investissement mondain qu'implique la réalisation planifiée d'un projet de trajectoire sociale ascendante, sera corrélative de l'attitude morale positive au fondement de toute prédisposition constitutionnelle à la recherche rationnelle et systématique du Bien. Par antithèse, sera connotée négativement comme constitutive d'une tendance à la marginalité, voire comme altération de la volonté, la tendance complémentaire à éviter toute suite dans les idées, toute continuité d'action, tout méthodisme de l'activité en fonction de critères de réussite et d'accomplissement passibles d'évaluation sur une échelle quantitative.

c) *Stimulation réciproque du piétisme ascétique et de l'activisme productiviste* – La recherche première systématique du salut conduit à la recherche seconde des pré-réquisites subjectifs de celui-ci.

Se considérer comme élu constituait un devoir, ... une insuffisante confiance en soi découlait d'une foi insuffisante, c'est-à-dire d'une insuffisante efficacité de la grâce. (op. cit., 133)

Dès lors la recherche des signes du salut dans les sanctions positives d'une activité professionnelle au moyen d'un «travail sans relâche dans un métier» (op. cit., 133), s'inscrivait d'une part dans les nouvelles normes de la piété, mais devenait d'autre part moyen, à titre de discipline qu'implique ce travail sur soi nécessaire à l'affermissement résolu de la conviction intime de son salut. En effet, c'est cette conviction intime qui fondait la confiance en soi grâce à laquelle une piété active «dissipe le doute religieux et donne la certitude de la grâce» (op. cit., 133).

Ce détournement religieux du travail par lequel son résultat spirituel, ou effet moral – fortifier la certitude de l'élection divine du croyant –, se substitue à son résultat matériel, ou produit économique, va constituer paradoxalement ce qui rendra possible la sécularisation moderne d'une activité professionnelle spécialisée «dépourvue du fondement religieux» (op. cit., 244) de ses origines. Elle restera marquée du sceau de l'ascétisme mais se détachera du contexte d'une pratique religieuse déterminée. Laïcisée, elle manifesterà dès lors

... les éléments essentiels de l'attitude que nous avons alors appelée esprit du capitalisme (op. cit., 244). Se borner à un travail spécialisé et par suite renoncer à l'universalité faustienne de l'homme, telle est la condition de toute activité fructueuse du monde moderne ainsi, de nos jours, action et renoncement se conditionnent fatalement l'un et l'autre. (op. cit., 244)

2.1.2 Différenciation du modèle

a) Principe de bipolarisation

- Premier pôle : les stratégies maximalistes de multiplication des preuves de rédemption, par l'adoption d'une morale de l'acquisition de richesses épargnées, ou consommées sous la forme de biens d'investissement.

L'esprit du capitalisme implique un nouveau rapport aux richesses. L'homme a des devoirs à leur égard. Elles «lui ont été confiées» pour qu'il se comporte vis-à-vis d'elles «comme un régisseur obéissant, voire comme une machine à acquérir» (op. cit., 230). L'ascétisme protestant à l'origine de cet esprit,

... agissant à l'intérieur du monde, s'opposa avec une grande efficacité à la jouissance spontanée des richesses et freina la consommation, notamment celle des objets de luxe. En revanche il eut pour effet psychologique de débarrasser des inhibitions de l'éthique traditionaliste le désir d'acquérir. Il a rompu les chaînes qui entravaient pareille tendance à acquérir, non seulement en la légalisant mais aussi ... en la considérant comme directement voulue par Dieu. (op. cit., 230)

- Second pôle : les stratégies minimalistes de prévention des indices de disgrâce divine (interprétation des symptômes de déchéance), par l'adoption d'une morale de l'expiation obtenue d'un labeur mortifiant.

La réinterprétation utilitaire des processus d'acquisition de richesses, comme découlant des devoirs qu'implique leur possession, a pour corollaire celle des processus complémentaires de dépossession voire de paupérisation. La pauvreté n'est indice de déréluction divine que si elle est oisive; besogneuse, elle devient

aussitôt gage d'obéissance à Dieu. En ce sens l'ascétisme protestant a approfondi l'idée que

... travailler loyalement, fût-ce pour de bas salaires, plaît infiniment à Dieu ... Il a créé la seule norme qui fût décisive pour son efficacité : la motivation psychologique par laquelle le travail en tant que vocation (Beruf) constitue le meilleur, sinon l'unique moyen de s'assurer de son état de grâce. (op. cit., 242)

L'activité vécue comme vocation, l'accumulation des biens ont donc pour corollaire

... l'ascétisme rigoureux que la discipline de l'Eglise imposait par sa nature même aux classes non possédantes. Traiter le travail en tant que vocation est devenu pour l'ouvrier moderne une attitude aussi caractéristique que l'attitude correspondante du patron à l'égard de l'acquisition. (op. cit., 242)

Et dans ce cas il s'agit d'un travail rémunéré qui est :

... dépouillé ... de ce plaisir d'ici-bas et dirigé vers l'au-delà (op. cit., 242). L'exercice d'une profession est, en tant que telle, voulu par Dieu. Le caractère impersonnel du travail d'aujourd'hui, son absurdité sans joie, du point de vue de l'individu, est ici aussi transfiguré religieusement. A son origine, le capitalisme avait besoin d'ouvriers qui, pour le repos de leur conscience, fussent à la disposition de l'exploitation économique. De nos jours, ce même capitalisme est bien en selle, et il peut mettre à contribution la volonté de travail ouvrière sans avoir besoin de promettre des récompenses dans l'au-delà. (op. cit., 242, note)

b) *Effets à long terme de la différenciation du modèle : niveau économique* – Le paradoxe de l'ascétisme tant régulier du monachisme féodal que séculier du puritanisme, est d'engendrer à long terme des effets qui sapent en retour les mobiles psychologiques le fondant. L'ascétisme implique en effet «une stricte réglementation de la vie ... [une] limitation de la consommation» (op. cit., 236), qui, l'une combinée à l'autre, provoquent une accumulation de richesses. D'où la nécessité de réformes permanentes contrant «l'effet sécularisateur de la possession», d'où les injonctions ecclésiastiques non seulement à travailler, donc créer des biens, mais aussi à donner ceux-ci, «afin de se fortifier dans la grâce et d'amasser un trésor au ciel» (op. cit., 236).

c) *Effets à long terme de la différenciation du modèle : Niveau social* – La socialisation : le but de la pratique religieuse se déplace, avec l'ascétisme puritain. De ce fait les bonnes oeuvres deviennent «absolument impropres comme moyen

pour obtenir le salut» (op. cit., 139), en l'achetant. Celles-ci acquièrent plutôt une finalité subjective en constituant un «moyen technique ... de se délivrer de l'angoisse du salut» (op. cit., 139).

Ainsi l'Eglise des puritains a-t-elle instauré une discipline originale se caractérisant par le fait d'agir en plaçant l'individu «dans l'obligation ... de s'affirmer personnellement» (op. cit., 285). Elle fut donc fatalement amenée à cultiver «certaines qualités, ou, si l'on préfère, elle les sélectionnait» (op. cit., 285).

Cet impératif d'auto-affirmation découlait de l'idée que la «béatitude dans l'au-delà», c'est-à-dire le salut, dépendait de la propension à prouver (Bewähren) en permanence la possession de certaines qualités. L'existence sociale entière du membre de la secte protestante, son acceptation par la communauté d'élus, par le cercle affinitaire étroit des croyants cooptés,

... dépendaient de cette épreuve de soi-même. [Or] toute notre expérience le confirme, il n'est pas de moyen d'éducation plus puissant que cette nécessité de s'affirmer socialement soi-même dans le cercle de ses compagnons. C'est pourquoi la discipline éthique des sectes, discipline continue et qui passe pratiquement inaperçue, se trouve vis-à-vis de la discipline autoritaire de l'Eglise, dans le même rapport que l'éducation rationnelle et la sélection vis-à-vis des ordres et des interdits. (op. cit., 285)

- La tolérance : la tendance radicale de la piété calviniste est une des sources historiques de l'idée de tolérance en Occident. En effet, à mesure que s'affirmaient les valeurs sectaires du cercle affinitaire d'élus, se dépréciait toute forme de contrôle social opérant par le truchement de procédures institutionnalisées d'excommunication, de même que se dépréciait «toute espèce de conception de l'Eglise en tant qu'institution ainsi que toute intervention du pouvoir temporel» (op. cit., 167), en matière de dogme religieux.
- La dépersonnalisation : la doctrine calviniste de la prédestination réduisait à sa plus simple expression le rapport au Créateur, elle en excluait notamment toute médiation institutionnelle, sacramentelle et même personnelle.

Dans son inhumanité pathétique, cette doctrine devait marquer l'esprit de toute une génération qui s'est abandonnée à sa grandiose cohérence et engendrer avant tout, chez chaque individu, le sentiment d'une solitude intérieure inouïe ... Cet isolement intime de l'homme constitue, d'une part, le fondement de l'attitude radicalement négative du puritanisme à l'égard de toute espèce d'élément sensuel ou émotionnel dans la culture

et la religion subjectives, ... d'autre part, il constitue l'une des racines de cet individualisme pessimiste, sans illusion, qui se manifeste de nos jours encore dans le caractère national et les institutions des peuples qui ont un passé puritain. ... L'influence de la doctrine de la prédestination sur la conduite individuelle et la conception de la vie se manifeste, notamment dans la littérature puritaine anglaise, par une fréquence remarquable des mises en garde contre la foi en l'entraide, en l'amitié humaine. (op. cit., 122–123)

- La tendance anti-autoritaire : dans la mesure où il condamnait l'homme «à suivre son chemin seul à la rencontre d'un destin tracé pour lui de toute éternité», l'ascétisme puritain fut amené à «combattre avec fureur» toute forme d'intervention du pouvoir temporel qui introduise de propos délibéré une «diversion ... dans la vie ordonnée des saints» (op. cit., 223). De son côté, celui-ci en arriva à légiférer, par exemple, en matière de divertissements dominicaux, dans le but «précisément de briser, parce qu'elle était dangereuse pour l'Etat, cette tendance ascétique anti-autoritaire» (op. cit., 223).

d) *Effets à long terme de la différenciation du modèle : niveau institutionnel* – Dans la mesure où elle est gage d'efficacité, l'assignation à chacun de tâches professionnelles spécialisées et exclusives, est sanctifiée, car

... conformément au schéma puritain d'interprétation pragmatique, c'est aux fruits qu'il porte que l'on reconnaît le but providentiel de la division du travail. (op. cit., 211)

Sans une telle sacralisation du labeur prosaïque, resterait inexplicable le fait que la morale de la besogne soit érigée en code d'honneur du travailleur, de même que soit reconnu un ordre légitime des compétences professionnelles acquises.

Ce principe de professionnalisation éclaire particulièrement l'émergence historique de la figure de l'entrepreneur en traitement institutionnel de la déviance. Il rend compte également du fait que s'est affirmée graduellement la nécessité d'un contrôle séculier de l'ascétisme séculier, sous la forme d'une pratique de l'esprit humain, qui, pour se différencier des actions thérapeutiques spécialisées sur le corps, s'est initialement dénommée «traitement moral» pour ensuite s'autonomiser en une culture savante spécifique, institutionnalisée en affinité avec la culture dominante.

2.2 *Modèle dérivé de transformation de l'esprit du capitalisme par mûrissement de ses contradictions internes*

a) *Développement des paradoxes des stratégies maximalistes* – La contradiction renoncement/action des origines, s'est, on l'a vu, institutionnalisée dans l'opposition entre deux systèmes de conduite, à savoir l'ascétisme et le professionnalisme. Cette dualité, considérée dans sa version moderne actuelle, a subi la nécessaire transformation qu'imposait la situation intenable créée par le paradoxe du double impératif catégorique puritain «produisez sans consommer». Cette injonction ambiguë concourut à l'accumulation d'une masse formidable de moyens de jouissance. Sa résorption impliquait que se déplace la contradiction qui l'avait constituée, impliquait en d'autres termes que l'investisse l'ascétisme puritain. Pour cela il faudra que l'activité productrice de biens matériels soit peu à peu concurrencée par une activité de recherche du plaisir soumise à un principe analogue de non-consommation. Et l'on peut dire que la recherche du Beau est conforme à ce principe, dans la mesure où elle opère par suspension de la satisfaction sensuelle immédiate, par évitement de la voie naturelle de l'assouvissement. En ce sens, le paradoxe des stratégies maximalistes selon notre modèle de base débouche sur une mutation de l'opposition ascétisme/professionnalisme, en opposition hédonisme/esthétisme. Ce qui rachète la possession consumptive des richesses, c'est une ascèse de la jouissance raffinée par évitement du plaisir vulgaire, c'est la valorisation des catégories de rareté et d'unicité au détriment de celles d'abondance et de satiété, c'est le fait que les thèmes quotidiens du bien-être soient supplantés par ceux de la qualité de la vie.

b) *Développement des paradoxes des stratégies minimalistes* – Ces dernières stratégies sont contradictoires en ce qu'elles consistent d'une part à concevoir l'état de pauvreté comme une disgrâce, c'est-à-dire un état de péché, de faute. D'autre part elles consistent à ne pas chercher à se dérober à cet état, mais à miser sur les compensations attendues de la vie après la mort. On peut donc les caractériser sommairement par l'opposition entre culpabilité et sublimation. En supposant une transformation actuelle de cette opposition analogue à la précédente, on peut admettre que les stratégies de culpabilisation par mise à l'index des réprouvés que n'a pas transfigurés la grâce de la réussite en affaire, sont supplantées par les stratégies de mise à l'écart, c'est-à-dire d'assignation à une position périphérique pouvant être à la fois reconnue et assumée. En résumé, on passe donc de l'opposition culpabilité/sublimation à l'opposition exclusion/marginalité. Ce passage consiste en un certain nombre de transformations également économiques, sociales et institutionnelles. Par exemple la rédemption par le labeur, qui inculque l'amour du nécessaire, fait place à l'expiation par la

recherche obligatoire du bonheur, qui anime la poursuite systématique du superflu propre à la société de consommation.

D'autre part, la culpabilité de l'indigent réduit au minimum vital est remplacée par l'exclusion de l'assisté encore soumis aux contraintes du nécessaire mais pas encore assez exposé aux frustrations du superflu pour que ses conduites deviennent motivées, donc prédictibles, et que lui soit attribué un label d'intégration.

Par ailleurs la sublimation du renoncement à la sécurité d'une situation protégée du besoin en vertu morale de l'individu libre de toute tutelle institutionnelle, devient choix d'une position marginale définie comme statut social paradoxal d'une absence de statut reconnu. En d'autres termes les stratégies subjectives de soumission font place aux stratégies objectives de retrait. Enfin, à cette mutation des formes de résistance à la domination sociale, correspond celle des formes de la répression : les systèmes de sanctions négatives matérielles de la manière forte qui impliquent toujours de facto une reconnaissance sociale, déclinent au profit de la manière douce des systèmes de reconnaissance/dénégation dont les sanctions symboliques consistent à manipuler la variable du statut social.

Il est à relever que les considérations qui précèdent sur la décomposition de la *Weltanschauung* calviniste, reviennent en fait à réinscrire dans une optique wébérienne des idées déjà formulées dans le contexte d'analyses d'autres phénomènes. Ainsi, concernant la métamorphose des institutions du contrôle social, il convient de citer les travaux de Donzelot (1971); de même faut-il mentionner ceux d'Ehrenberg et de Gaulejac qui ont, quant à eux, traité des éthiques sous-jacentes au fonctionnement des organisations hyper- (ou post-) modernes.²

3. Essais d'application du cadre interprétatif

La reformulation synthétique des analyses wébériennes portant sur les connexions entre éthique protestante et esprit du capitalisme, visait un premier but : souligner le clivage inhérent au processus de sécularisation des principes religieux à l'origine du «cosmos prodigieux de l'ordre économique moderne». Nous avons ainsi vu que si l'ascétisme puritain cautionnait par des motifs religieux de salut les morales de l'acquisition en vertu desquelles ce qui était produit pouvait être

2 Cf. M. Gognalons-Nicolet (1991), pour un aperçu critique de recherches qui nous semblent avoir le mérite d'élargir le cadre des analyses inaugurales d'un Lasch ou d'un Sennett.

accumulé à condition de ne pas être consommé, il induisait complémentaiement des morales de la dépossession en vertu desquelles le labeur, sous forme d'activité professionnelle, remplissait sa fonction rédemptrice à condition qu'en soit dissociée sa rémunération, évaluée par ailleurs d'après sa durée (temps de travail) et non pas d'après son produit monétaire (valeur d'échange de la marchandise créée). Ce clivage des stratégies maximalistes combinant participation sociale et accomplissement de soi, par rapport à des stratégies minimalistes combinant retrait et sublimation sociale, ne fut – est-il besoin de le préciser – qu'esquissé par Weber.

Notre reformulation visait un deuxième but : dégager le retournement du modèle originel d'ascétisme dans le labeur en ascétisme dans la jouissance. Ce retournement, encore inachevé aujourd'hui, introduit une démarcation entre un avant où les choses sont nettes, où légifère une morale de l'effort de produire, et un après où tout se brouille, où – les biens produits devant être consommés – principes éthiques et esthétiques s'interpénètrent. Dès lors, est créée une situation dans laquelle la laideur est un symptôme du Mal, et le Bien un attribut incontournable du Beau.

Par conséquent, la scansion introduite par ce retournement, sera le point de focalisation de notre tentative d'interprétation du matériel recueilli par entretiens dirigés. Plus exactement nous tenterons une lecture symptomale³ de ceux-ci dans le but d'examiner ce que devient le clivage fondamental de notre modèle par rapport à la thématique que dédouble le retournement supputé en deux versants successifs, à savoir celui de l'ascétisme professionnel des origines, et celui d'un hédonisme esthétisant propre à une phase que l'on pourrait dire triomphale, mais alors qui serait aussi celle du déclin de l'empire, voire de sa décadence.

Toutefois l'état d'inachèvement du processus construit de retournement affectant le modèle de base suggère un point de focalisation supplémentaire de notre lecture-interprétation du matériel recueilli. En effet, et pour en venir au troisième objectif de notre essai de reformulation, il existe une situation concrète de quasi double lien créée par le fait que les règles du nouveau jeu de l'hédonisme esthétisant cohabitent de façon parfois conflictuelle avec celles de l'ancien ascétisme. Or, pour aménager une telle situation, s'est constituée une formation de compromis dont nous avons pu cerner les contours, au gré des entretiens enregistrés et qui s'organise autour de la thématique de ce qui serait un

3 Nous utilisons cette expression non pas pour signifier une quelconque allégeance à la méthodologie herméneutique althusserienne du texte marxien, mais bien plutôt par conformité à l'esprit de l'approche analytique décelable chez Boltanski (1966). Celui-ci, en effet, s'inspirant d'un construct théorique emprunté à Maryse Choisy (1948), diagnostique la névrose collective suisse en termes de complexe de Polycrate.

individualisme sociable. Par cette expression nous entendons désigner une forme atténuée de cette affirmation de soi dont l'épreuve permanente était imposée aux puritains désireux de ne pas être exclus de la communauté sectaire. Nous spécifions forme atténuée, pour indiquer qu'il s'agit d'une stratégie paradoxale d'intégration sociale qui combine la participation communautaire volontariste et le retrait social obtenu d'une politique d'exclusivité de la sphère privée. Le caractère contradictoire de cet individualisme se manifeste dans le fait qu'il se double d'un moralisme ambivalent qui commande à autrui, de manière réitérée, d'agir à sa guise, qui en d'autres termes critique vivement quiconque vivant et se laissant vivre.

3.1 *L'ascétisme professionnel*

La forme traditionnelle de cet ascétisme n'apparaît plus guère à travers les exhortations au travail et à l'épargne. Par contre il ressurgit dans les politiques domestiques d'auto-limitation des revenus, motivées par les objectifs écologiques de qualité de la vie. Ainsi un propos comme celui-ci :

«On n'a pas tellement le temps des loisirs. On n'est pas très riche non plus, donc on n'a pas tellement, euh, les moyens ...» (femme médecin, 39 ans, Vaud)

revient à reconnaître la conséquence d'un choix délibéré bien plus qu'à constater une contrainte économique imposée de l'extérieur.

a) *Le rapport négatif au non-travail* – L'ancien ascétisme est toutefois réactivé par les images ou évocations des situations de non-travail. Ainsi, dans l'optique d'une stratégie maximaliste, la notion de loisir est associée à celle de droit mérité :

«Je regarde beaucoup dans la rue, les gens qui ont, disons, le droit encore d'être ensemble, à un moment où on travaille moins ...» (femme médecin, 39 ans, Vaud)

La litote est symptomatique, un couple à la retraite vit «un moment où l'on travaille moins». Ceci atteste que l'état de non-travail absolu est de l'ordre de l'impensable.

Dans l'optique des stratégies minimalistes, l'évocation d'un tel état met en cause la frontière qui sépare le réel de l'imaginaire, du rêve inaccessible. Elle n'est réalisable que sous forme de plaisanterie :

«Par rapport au magasin qui est derrière ... par rapport aux individus disons qui marchent, bon, ils font quelque chose alors que ceux-ci sont

inactifs hein, et moi rester... si je serais inactif je ferais pas cette tête là, j'aurais plaisir à rien faire (rire). Donc c'est l'anti-moi.» (représentant, 45 ans, Neuchâtel)

D'autre part les différentes figures de l'inactivité, émergeant du flot des commentaires suscités par les divers jeux de photographies soumises à examen, sont invariablement connotées négativement. Soit qu'y est appréhendée la source de tout ennui :

«... parce que l'ennui vient de l'inactivité et c'est un petit peu le tort de notre époque, c'est que tout au long de la vie, depuis déjà la vie scolaire, on amène tellement de choses aux enfants, aux adolescents, aux adultes et aux vieillards, de choses toutes faites, qu'ils n'ont plus dans le fond l'envie et l'occasion de faire de par eux-mêmes, c'est ça.» (ménagère, 54 ans, Genève)

Soit parce qu'y sont perçus les effets d'une mauvaise volonté, d'un refus malin de s'affirmer :

«... il a plutôt l'air de se retirer, de s'emmerder un peu ... c'est des fois de la timidité, aussi, hein ? C'est pas forcément qu'il s'emmerde, c'est qu'il ose pas, mais c'est à ça en général qu'on le remarque ... il se tient un peu de côté, i' dit pas grand' chose ... c'est à ça que je le remarque : c'est qu'il a l'air de s'emmerder !» (employé non-qualifié, 57 ans, Neuchâtel)

D'autre part, l'inactivité est aussi le lot de qui fait preuve d'irresponsabilité :

«Les défauts à ne pas avoir c'est d'être je m'en foutiste, d'être sans responsabilités quoi, d'être... de peser sur les autres, d'être inactive.» (secrétaire, 24 ans, Genève)

Elle est également conçue comme état pathogène provoquant des troubles de l'humeur :

«... ça va avec le fait d'être précis, le fait d'être consciencieux puis bon surtout dans les rapports avec les gens aussi évidemment c'est très important, rester, essayer de pas être, de pas céder à ses humeurs, donc de pas être inactive, de toujours être assez, à la limite pas froid parce que... mais assez égal à soi-même pour que ça aille bien avec les gens avec qui on travaille, ce qui nous permet de mieux travailler après, pour être efficace, parce qu'il faut être efficace donc la rapidité aussi c'est important.» (secrétaire, 24 ans, Genève)

Enfin l'inactivité peut être dangereuse en ce qu'elle rompt avec une situation d'activité qui n'est, à la limite, concevable que comme hyper-activité :

«... parce que très souvent le moral qui chute, ça vient d'une inactivité mais due souvent à une surcharge précédente.» (ménagère, 54 ans, Genève)

L'analyse interprétative que nous proposerons de cette dévalorisation minimaliste du non-travail, consiste à en faire une stigmatisation de l'exclu qui n'a pas repris à son compte sa marginalité dans un mouvement d'affirmation de soi (sublimation sociale). Ce point de vue trouve une confirmation dans le matériel lui-même, sous la forme d'une proto-théorie des deux marginalités :

«Il y a les deux marginalités quoi, il y a la personne qui sait vraiment s'exprimer, qui a la chance de tout de suite trouver ses propres moyens d'expression, qui est marginale. Il y a d'autres personnes qui n'y arrivent justement pas ..., qui est encore très renfermée, qui est un peu coupée parce qu'elle arrive pas à vraiment s'adapter, à donner d'elle-même parce qu'elle est trop perturbée par ses propres choses.» (secrétaire, 24 ans, Genève)

On peut, de ce dernier propos, tirer la table de correspondance suivante :

<i>Activité</i>	<i>Inactivité</i>
Expression de soi	Renfermement sur soi
Etre adapté	Etre coupé du monde
Se donner	Etre perturbé par ses propres choses

b) *Le rapport positif au métier* – L'antithèse de l'inactivité c'est l'exercice d'un métier, qui est une action centrée sur un objet individualisé, c'est-à-dire le contraire encore d'une agitation désordonnée. D'un point de vue maximaliste, c'est l'unique sphère sociale où soit estimé et apprécié le fameux esprit de sérieux dont la critique philosophique jouit depuis longtemps déjà d'une large audience, sans toutefois avoir pu entamer la vénérable figure du «professionnel» :

«J'aime bien des gens qui ont un certain professionnalisme, j'aime bien les gens qui, eh, font un travail sérieux, eh, qui respectent leur prochain dans le cadre de leur travail, qui comptent sur le prochain, qui en fait, eh ... oui, le respect du prochain chez quelqu'un pour moi c'est extrêmement important, je veux dire le... le rapport avec autrui !» (femme médecin, 39 ans, Vaud)

En cette figure, on le voit, convergent encore toutes les vertus humanistes dont l'éloge a déserté les discours théoriques, un peu comme si le métier constituait le dernier refuge de cette discipline pauvre de la philosophie qu'est l'éthique :

«... oui, oui, et puis un grand défaut, c'est de perdre sa qualité professionnelle, parce que, il faut se battre ... beaucoup trop de gens ... alors il faut vraiment euh ... avoir une éthique professionnelle et faire vraiment une bonne qualité de travail ! Ça, c'est essentiel, et pas simplement faire un travail bâclé !» (femme médecin, 39 ans, Vaud)

Et ce sens du devoir de l'homme de métier se résume en un mot qui montre qu'en Suisse les traditions ne se perdent pas toutes :

«J'aime la précision chez quelqu'un, en fait, à tous les niveaux !» (femme médecin, 39 ans, Vaud)

Dans l'optique minimaliste, la sphère professionnelle se reconnaît à l'accrochage affectif auquel elle donne lieu. C'est une question de coeur... à l'ouvrage :

«... ils ont pas trouvé leur voie dans le travail disons quelque chose qui leur plaît, parce que si on doit travailler à contre-coeur ça doit être difficile hein ça ... parce qu'il y a des cas qu'ils ont forcé des gens à faire un métier, qui font l'apprentissage quand ils ont terminé ils bâchent parce que c'était pas leur plaisir mais des fois les parents alors ils ont quelqu'un dans la famille qui a, qui se trouve qu'il a une entreprise, question de facilité, on le met là, il apprend un métier pis c'était pas sa voie, il a 15 ans il se laisse un peu téléguider pis après ils se rendent compte ils aiment pas ce travail pis après ils sont pas stables. C'est un tort de prendre ..., de guider un peu oui, mais pas prendre les options pour les jeunes, c'est un tort hein, il faut les laisser choisir un peu leur idée.» (artisan, 49 ans, Valais)

Ainsi doit-on être uni à son métier par un mariage d'amour. En témoigne le mal-être de qui n'a pas encore trouvé cette activité utile qui l'épanouira et qu'il aimera de passion jusqu'à sa mort :

«Oh, il est mal dans sa peau comme la plupart des jeunes maintenant, et puis il a peut-être certainement pas trouvé le métier qui lui plaisait ça aussi, s'il trouverait un métier vraiment ce qu'il cherche, mais il sait certainement pas ce qu'il cherche quoi, c'est ça. Il faudrait qu'il arrive à trouver le métier qu'il cherche et là, il arriverait à être bien dans sa peau et puis ça irait, mais des fois ça va long et puis bon, peut-être trop gâté avant par les parents. Alors il a toujours eu l'habitude d'être dans

la ouate, alors il arrive pas à sortir de ça.» (employée qualifiée, 25 ans, Valais)

Le mobile utilitaire, à peine avoué, de cet attachement affectif à sa profession, c'est qu'il pourra le cas échéant compenser les déconvenues des ambitions inaccessibles :

«Ah qualités, bon, il faut être manuel, il faut avoir goût à ce qui est manuel, mais c'est exercer ma profession ? Disons, que si on reste toute sa vie un ouvrier, il faut pas avoir d'ambition, c'est une qualité je sais pas. Mais il faut surtout, comme tous les métiers, il faut aimer ce qu'on fait. Ça, c'est essentiel.» (artisan, 21 ans, Valais)

Mais par ailleurs le métier peut faire l'objet d'une passion malheureuse ou plutôt peut-il ne pas payer en retour tout simplement parce que lui est vouée une affection tyrannique trop exigeante, toujours insatisfaite :

«... travailler pour gagner sa vie, c'est tout. J'ai pas spécialement choisi au départ, j'ai pris ce qui m'est tombé dessus et puis voilà, on est bien obligé de faire quelque chose pour vivre. C'est vrai parce qu'au départ, il y avait pas le choix comme beaucoup quand vous sortez de l'école si vous avez pas la tête à faire des études vous faites pas des études, vous faites pas des études, vous faites un métier manuel oueh, faut choisir. Voilà, j'ai choisi, c'est ce qui me permet de vivre ... Des qualités, y faut comme partout, faut travailler, essayer d'être correct voilà, c'est tout, si je devais recommencer je ferais autre chose et puis des fois même maintenant j'aimerais bien changer pour faire autre chose.» (ouvrier qualifié, 33 ans, Genève)

Il faut dire que dans cet éventail des conjoints de leur profession – tout comme les bonnes soeurs sont les épouses du Christ –, se rencontrent parfois de ces attachements forgés par la sagesse de l'habitude et où une stabilité indestructible est assurée par les concessions réciproques de l'esprit de routine et de l'esprit de finesse :

«... il faut être ponctuel, c'est vrai, quelquefois, puis d'autres fois moins. Je le sens dans le boulot : si ça chasse un peu, ben j'en mets un coup, puis si je vois que c'est un peu plus calme, ben je me tire les flûtes, je suis pas meilleur qu'un autre !» (employé non-qualifié, 57 ans, Neuchâtel)

En conclusion de ce rapide tour d'horizon des «symptômes» de l'ascétisme professionnel, on peut dire qu'il s'est dépouillé du ton moralisateur de ses origines faisant de l'oisiveté la mère de tous les vices et de l'endurance au travail la reine des vertus. Lui a fait place une approche en quelque sorte

clinique d'une part de l'inactivité conçue négativement à travers les troubles dont on la rend responsable, et d'autre part de l'exercice d'un métier conçu comme instrument d'accomplissement de soi et de dévouement à son prochain.

3.2 *L'hédonisme esthétisant*

Avec l'ascétisme professionnel, les fondements religieux des conduites qu'il réglemente ont disparu au profit de critères économiques de rentabilité et de réussite. Avec l'hédonisme esthétisant, le sacro-saint critère de la réussite en affaires subit à son tour un processus de sécularisation analogue.

a) *Les nouvelles sources de la morale* – La recherche de l'efficacité comme recherche des signes de l'élection divine, est dès lors déconsidérée, elle fait figure de mesquinerie, d'utilitarisme vulgaire. Ce changement est flagrant dans le domaine de la gestion des relations sociales. L'«affinitarisme» est devenu de rigueur :

«Sur le plan privé je fréquente que les gens que j'aime bien, ... y'a des gens qui méprisent tout simplement leur prochain, je déteste les gens, par exemple, opportunistes qui ne sont que sympathiques qu'avec les gens qui leur sont utiles sur le moment même. Ça je les... je les sens tout de suite ces gens-là, alors ça je les évite euh... au maximum.» (femme médecin, 39 ans, Vaud)

Par conséquent devient corde raide la ligne ténue séparant l'opportunisme de l'intérêt matériel brut du mobile noble des intérêts placés sous le signe de l'amitié :

«... plus j'avance dans la vie, mieux je fais le tri des gens qui m'intéressent et des gens que j'évite ! ... je ne fréquente personne dont j'aurais besoin, disons, je ne fréquente vraiment du tout ce genre de monde !» (femme médecin, 39 ans, Vaud)

Toutefois le vieux principe de la tolérance universelle est toujours vivace :

«Et puis je viens d'une famille très bourgeoise libérale et donc comme ça j'ai beaucoup d'amitié pour mes parents parce qu'ils m'ont vraiment élevé dans une tolérance qui je crois pour cette génération là était quasi-absolue, c'est quand même ... mes parents ne m'ont jamais montré quelqu'un comme ...» (professeur, 37 ans, Genève)

Peut-être est-il proclamé pour excuser par avance l'arbitraire et l'exclusif des penchants affinitaires comme des aversions qui leur sont complémentaires.

En poussant un peu l'analyse, on pourrait relever que ce qui change avec ce que nous avons nommé hédonisme esthétisant, c'est le fait que le critère de l'utilité finale des conduites, cède peu à peu le pas à celui de la valeur subjective de ce qui plaît ou non. La règle «Fay ce que voudras» inscrite au fronton de l'abbaye de Thélème, est élevée au rang de norme morale de référence. Le Bien est donc finalement affaire de bon goût. De même que c'est par manque de goût que sont commises les actions contraires à la morale parce qu'elles ont pour mobile rationnel l'intérêt nu plutôt que l'irrationnel et indicible motif d'une inclination strictement personnelle.

b) *Comment vivre selon les règles d'un art de vivre, ou les nouvelles voies du salut* – Après le «retournement» évoqué plus haut, le contrôle méthodique ininterrompu auquel le puritain soumettait son état de grâce a déplacé sa zone de focalisation. Il ne s'agit plus seulement de systématiser ses conduites, mais tout son style de vie jusqu'au menu de ses réactions émotionnelles en opposant obstinément et stoïquement la distance d'un savoir-vivre par rapport à tout ce qui peut arriver d'imprévisible :

«... les défauts ? L'opportunisme ! ... les gens qui ont aucun charme, aucun savoir de vivre. Moi j'aime bien un côté un petit peu, eh, le savoir-vivre, je veux dire un côté un petit peu enjoué, je veux dire on peut s'occuper des choses, traiter des choses les plus dramatiques tout en ayant un brin d'humour et un brin d'esprit, un brin de, j'aime bien qu'on prenne la vie d'un côté, d'un bon côté, même quand c'est difficile !»
(femme médecin, 39 ans, Vaud)

Déplacées du savoir-faire lié à un honneur de compétence professionnelle, vers le savoir-vivre de qui soigne son style de vie, les qualités d'efficacité attachées aux capacités spécialisées de l'homme de métier, deviennent qualités de séduction de l'individu d'élite détenteur d'une capacité sociale spécifique sous la forme d'un savoir – l'intelligence – et d'un pouvoir – le charme. Cette capacité caractérise une catégorie d'élus se recrutant par cooptation, et donc séparés du commun des mortels :

«... l'intelligence, le charme. Parce que si quelqu'un a déjà l'intelligence et le charme ça fait beaucoup ... j'éviterais en premier lieu les gens, bon, les gens bêtes à quoi j'ajouterais le terme vulgaire, qui serait difficile à définir, bêtes, vulgaires, bien sûr que s'ils sont vulgaires ils sont dénués de charme, parce qu'enfin le charme étant par définition personnel, une impression personnelle, je crois que pour moi le charme est lié à l'absence de vulgarité enfin, tel que je le ressens. Donc bêtes, vulgaires. L'absence de culture ne serait vraiment pas un facteur, c'est-à-dire que ça ne me ferait pas éviter quelqu'un. Il ne saurait rien, me

laisserait relativement indifférent, disons qu'il ne m'attirerait pas.»
(professeur, 37 ans, Genève)

Ce soin apporté au respect d'un art de vivre incline à un certain sectarisme, se traduisant d'abord par l'évitement de qui n'adhère pas spontanément, naturellement, aux valeurs partagées par le cercle restreint des élus :

«Et d'ailleurs, c'est une chose qui me chicane énormément chez les gens : quand les gens sont méfiants. Alors ça, c'est aussi des gens que j'écarte, en fait !» (femme médecin, 39 ans, Vaud)

Ce sectarisme pousse également à éviter le contact avec le grand nombre :

«Moi, les fêtes populaires, c'est... je... j'aime pas beaucoup ça ! Disons que je ne me trouve pas souvent dans cette situation-là...» (femme médecin, 39 ans, Vaud)

«... on va dans un petit bar à café, quelque chose de petit, de pas trop bruyant parce que les grands restaurants pleins de monde j'aime pas tellement.» (secrétaire, 28 ans, Neuchâtel)

Il incite de plus à idéaliser ce que nomment mondanités ceux qui les voient du dehors, en quelque chose que ceux les vivant du dedans nomment rencontres intimes de personnes amies :

«Oui, mais c'est plus qu'une mondanité : c'est, c'est une amitié, je veux dire, c'est pas une mondan' ... Pour moi, le terme de mondanité est un terme vide, en fait ! ... Pour moi, la mondanité, c'est par exemple, discuter une soirée avec quelqu'un que je ne reverrai plus jamais ... Et ça m'intéresse pas, surtout, alors, là, très vite, j'écarte les gens. Il se peut aussi qu'on rencontre quelqu'un de passionnant dont on se satisfait de le rencontrer pour une soirée, mais c'est rare ! ... Mais je veux dire : discuter avec les gens le temps d'une soirée, je peux plus, c'est fini. A quarante ans, c'est, c'est derrière moi !» (femme médecin, 39 ans, Vaud)

En traitant plus spécifiquement la thématique de l'hédonisme esthétisant du point de vue des stratégies minimalistes, la libération par rapport aux contraintes de l'utilitarisme prosaïque devient un modèle de référence, donc un objet de désir, faute de pouvoir constituer le principe de conduites effectives. La figure positive de l'artiste cristallise cet art de vivre auquel on aspire et auquel le créateur, destiné à échapper aux vicissitudes de l'ordinaire, se conforme naturellement par la grâce de ses dons :

«Oui, parce qu'en général les artistes, les vrais artistes, n'ont pas un système de vie ..., ils n'arrivent pas à se plier au régime de vie en général.» (ménagère, 54 ans, Genève)

Dans cette perspective minimaliste, une concession autorisée à l'hédonisme consiste à s'accorder un plaisir qui ne sera légitime qu'à condition de ne pas être partagé, c'est-à-dire de se prêter au paradoxe qu'est l'affirmation privée de soi :

«J'éviterais les soirs de première parce que j'aime pas le cinéma. J'éviterais, je préfère aller tout seul dans mon petit coin puis avoir mon petit plaisir personnel mais ces gens qui veulent s'avancer, qui veulent être ce qu'ils ne sont pas, ils t'amènent rien d'ailleurs.» (représentant, 45 ans, Neuchâtel)

Une autre concession beaucoup plus diffuse à l'hédonisme réside dans le transfert des critères de réussite et d'efficacité, du domaine limité du sport vers le domaine plus général des comportements en société. Les qualités de tension, sévérité, rigueur, opiniâtreté, sont dévaluées au profit de celles de décontraction, souplesse, fair-play, disponibilité :

«C'est peut-être un ... peut-être un cadre peut-être inférieur, mais enfin qui est décontracté, là, et qui, justement, parfois, j'aime assez aussi être décontracté, alors voilà, c'est pour ça que, bon, ça dépend un petit peu, quoi, je veux dire en dehors du bureau je suis un petit peu comme ça aussi, tout à fait décontracté, alors, bon, c'est pour ça que ... Ce manque d'amabilité, cette, cette dureté dans les transactions, et ... un petit peu ... c'est clair, qu'avec, en appliquant de telles pratiques on a peu de chances de percer, je pense !» (cadre supérieur, 43 ans, Valais)

«Ouh la la, ça c'est des gens, il m'a l'air trop sérieux celui-là.» (ménagère, 65 ans, Valais)

«il a pas l'air spécialement rigolo alors, il a l'air soucieux il est, il doit être plein de problèmes.» (secrétaire, 28 ans, Neuchâtel)

«... mais enfin elle a l'air décontracté, elle a pas l'air trop, elle a l'air sympa comme ça à première vue. Elle a pas l'air trop réglée, quoi.» (employée qualifiée, 25 ans, Valais)

«Ce monsieur là, qui a l'air assez décontracté, il pourrait être dans un métier un peu, qu'est-ce que je dirais, je sais pas, la pub ou bien graphiste ou peut-être même éventuellement instituteur maintenant on n'a plus besoin d'avoir un complet et une cravate ... Ce monsieur là, qui a l'air tellement sérieux, hum, il est tellement sérieux qu'on dirait un employé

des Pompes Funèbres (rire), quand on le voit... disons que je le vois très bien directeur, soit d'une banque ou d'un magasin très... bon.» (secrétaire, 42 ans, Neuchâtel)

3.3 *L'individualisme sociable*

Comme indiqué plus haut, le retournement hédoniste de l'esprit du capitalisme triomphant introduit un changement fondamental en ce sens que les signes de l'état de grâce ont beaucoup perdu de leur lisibilité originelle. L'action sur le monde ne préserve plus de l'angoisse du salut, dans la mesure où son résultat ne se mesure plus en termes de bénéfices matériels, mais en termes de gains statutaires, ou d'effets de distinction sociale. Pratiquer l'affirmation hédoniste de soi revient donc à se placer sous la coupe du jugement d'autrui. Mais c'est dès lors se donner, en cas d'insuccès flagrant, la latitude de s'y soustraire en jugeant à son tour ses propres juges, en sombrant dans les subterfuges moralistes de la sublimation sociale.

Nous cernerons les symptômes d'un tel processus dans l'attitude contradictoire qui consiste simultanément à valoriser l'héroïsme prométhéen comme individualisme dramatique et à proscrire la résolution des situations conflictuelles par l'affrontement, à prôner une gestion pacifiste des relations sociales.

L'individualisme sociable est somme toute cette sagesse que commande l'impossible d'une existence à la fois totalement autonome et en parfaite harmonie avec autrui, qui dictera de toujours tout faire par soi-même et simultanément de ne jamais porter de jugement. Nous examinerons successivement divers aspects de chacun de ces deux volets qui forment en réalité un tout indissociable, approché par la notion de caractère, que nous aborderons en conclusion.

a) *Premier principe* : «Faire par soi-même» – Dans sa version maximaliste, ce principe s'énonce à la première personne :

«... dans ce sens : il est difficile de, de vivre, d'être, de partager avec des gens qui n'ont pas les mêmes codes que nous ! ... alors très évidemment, et c'est ce qui fait que, moi, je les mets à l'écart, parce que j'ai pas envie de fréquenter des gens sur qui je peux pas compter ! ... C'est moi qui les mets à l'écart, c'est moi qui dis qu'ils sont déviants par rapport à mes critères de vie, en fait ! ... je suis libre de mes choix, totalement autonome !» (femme médecin, 39 ans, Vaud)

Ou alors il se manifeste à travers la considération de ses conséquences ultimes : l'état de lévitation sociale, de libération par rapport à toute pesanteur

d'appartenance de classe, état dont par ailleurs le déterminisme sociologique peut fort bien être reconnu :

«Je dirais que je pourrais me trouver dans un cercle de gens plus âgés, beaucoup plus, une autre surface, une autre bouteille et ne pas être intimidé, je peux aussi me trouver en face de ces mêmes personnes et être complètement intimidé. Je peux me retrouver avec des gens qui sont très différents de moi socialement, parce que ça c'est un truc dont j'ai pas parlé, qui sont très différents de moi socialement et être intimidé ou mal à l'aise. Bon, parce que je sais pas prendre le ton et puis je peux aussi me trouver dans un cercle de gens en étant parfaitement à l'aise ... Bon, ça dépend je crois que c'est un peu lié à ma trajectoire, j'ai l'impression de pouvoir me sentir à l'aise à peu près dans tous les milieux, c'est que bon je viens d'une famille relativement aisée mais j'ai fait quand même toutes mes écoles dans un quartier très mixte de Genève, je veux dire que mes amis étaient des gens disons de 15 ans dont les parents étaient de statut inférieur aux miens et bon, à un âge où on n'est pas tellement sensible ou alors on s'imprègne de ça, de manière que ça pose pas de problème.» (professeur, 37 ans, Genève)

Du point de vue des stratégies minimalistes ce même principe donne lieu à une variété plus étendue de manifestations symptomatiques, le plus souvent sous la forme d'énoncés déontiques qui signent les postures moralisatrices et dont le type idéal est presque atteint par la formule suivante :

«Voilà, si on veut partir on s'assume.» (ménagère, 54 ans, Genève)

Mais aussi apparaît-il à travers l'injonction plus atténuée de se créer son monde à soi :

«Des femmes qui se consacrent uniquement à leur ménage tant qu'elles ont des enfants c'est tout leur univers ... je conseille toujours aux jeunes femmes, aux femmes avec qui je parle, de se conserver un hobby, une activité personnelle, pour se faire quand même son petit monde à soi, sans que ça... avoir un intérêt pour quelque chose parce que le ménage c'est bien intéressant mais entre la poussière et la lessive, il y a des choses plus intéressantes.» (ménagère, 54 ans, Genève)

ou encore dans l'éloge des héros solitaires qualifiés de «gens spéciaux».

En fait, au-delà du principe qui dicte de faire par soi-même, on trouve une morale de l'effort :

«C'est d'abord une question d'effort, ça c'est une raison. A part ça, elles pensent toujours qu'ailleurs ça sera plus facile.» (cadre moyen, 42 ans, Genève)

Une telle morale implique que celui qui se trouve en difficulté ne s'en sortira que seul :

«Moi je trouve qu'il faut que les parents acceptent que cette personne ait sa propre personnalité, qu'elle doit être indépendante, pour que sa personnalité se renforce, qu'elle maîtrise la situation où elle se trouve. Parce qu'avec l'aide, jamais elle s'en sortira, elle sera dépendante toute sa vie, longtemps, en tout cas, pour autant qu'il y a quelqu'un qui est là.» (cadre moyen, 42 ans, Genève)

«Bien oui, de toute façon ça peut lui faire que du bien, ça lui mettra certainement du plomb un peu dans la tête hein ... Avec ça il apprendra peut-être à être un peu plus constant, il aura certainement des difficultés et puis c'est tant mieux qu'il devra surmonter seul, il pourra pas dire je change, je vais voir un autre patron s'il est à l'autre bout du monde hein.» (secrétaire, 42 ans, Neuchâtel)

Le mérite suprême est par conséquent de lutter seul pour sauver les apparences :

«Vous savez, vous avez des personnes qui comme moi, j'ai eu beaucoup de problèmes, j'ai eu beaucoup d'ennuis, j'ai eu beaucoup de, de ... mais je me suis jamais, jamais laissée aller, j'ai toujours lutté, lutté, lutté, ç'a pas toujours été facile parce que quand il faut faire le sourire aux gens, puis qu'on a pas vraiment envie parce qu'on a pas le coeur à faire un sourire aux gens, c'est très difficile, mais au point de se laisser aller à la déprime, non ! ...» (ménagère, 56 ans, Genève)

Mais cela peut aussi conduire à préconiser le volontarisme pour les autres :

«Des gens qui sont mal dans leur peau ? Oui, je connais des gens comme ça qui s'adaptent pas, d'abord ici dans la ville ils sont d'une culture différente en tout cas, occidentale, ont un langage différent et ils ont de la peine à se faire comprendre. Ils connaissent le français, mais ils sont pas à l'aise, en tout cas, ils ne peuvent pas exprimer exactement ce qu'ils ressentent. D'abord, ils veulent pas s'insérer.» (cadre moyen, 42 ans, Genève),

«Il faut quand même la volonté personnelle pour s'en sortir, je dis pas qu'il y a pas des moments où tout d'un coup on se rappelle des choses, on a le cafard qui revient mais il faut quand même y mettre du sien et

puis c'est tout, et puis moi j'ai des gentils amis, j'ai des parents qui sont gentils alors ça va.» (ménagère, 65 ans, Valais)

Curieusement ce principe de liberté individuelle peut aller même jusqu'à s'affirmer contre ces professionnels de l'inculcation de l'autonomie adulte que sont les psychanalystes :

«Il y a des gens qui, pour la moindre des choses, vont trouver des psychanalystes mais moi je suis pas, je dis qu'il faut savoir s'analyser soi-même, il faut essayer de s'analyser soi-même et je t'assure moi des fois, je me dis : 'voyons ce que tu fais là, est-ce que c'est intelligent, non, écoute, c'est complètement idiot'. J'essaie de me, maintenant peut-être bien que pour certaines personnes c'est nécessaire la psychanalyse, pour certaines personnes c'est peut-être nécessaire, il leur faut quelqu'un qui les, qui les, comment dire, qui leur montre leur, leur tempérament, leur, leur comment est-ce qu'on dit ça, leur état d'âme et tout, pour certaines personnes c'est peut-être nécessaire, voilà, mais pour moi je, pour moi non, je suis pas emballée moi pour ces trucs là, je laisse faire ça aux autres.» (ménagère, 65 ans, Valais)

De même ce principe qui commande la totale indépendance individuelle impose donc qu'on ne doive jamais rien à personne :

«Voilà, l'amitié, elle doit pas avoir de comptabilité.» (ménagère, 54 ans, Genève)

Cependant on peut se demander si c'est une pulsion ascétique sous-jacente qui ferait que soit condamné le mobile lucratif des fausses relations amicales :

«... oui les profiteurs. Ils sont toujours très amicaux tant qu'on peut leur rendre service mais d'eux-mêmes ils ne font pas un geste d'amitié ou quand ils se rendent compte que l'amitié qu'on leur porte ne leur est plus profitable, on ne les voit plus.» (ménagère, 54 ans, Genève)

b) *Second principe* : «*Ne jamais porter de jugement*» – Ce dernier principe procède d'une tolérance populaire en ce qu'elle ne se réfère pas à l'universalisme abstrait des concepts humanistes, mais à une auto-limitation dans l'affirmation de soi, par aversion des tensions conflictuelles, par passion de «l'harmonie sociale». Sous l'effet d'un mouvement de sublimation, la différence de l'Autre est reconnue comme source potentielle d'enrichissement :

«Autrement tu vois, avec le métier que je fais, tu te rends compte d'une chose disons, ce que je me suis rendu compte c'est que tout le monde peut t'amener quelque chose, il n'y a pas de gens qui, chaque personne a un côté positif, c'est à toi de chercher et puis pour toi, ce qui sera

positif pour toi sera peut-être totalement improductif pour d'autres, non je ne fais aucun jugement sur ce qu'elles sont à priori, ça c'est un, ça c'est... et ça...» (représentant, 45 ans, Neuchâtel)

Par conséquent est déjugée toute forme d'exclusion :

«... je trouve que c'est con de rejeter l'individu, quel qu'il soit, ça c'est con !» (employé non-qualifié, 57 ans, Neuchâtel),

«... honnêtement ça me gêne pas, ça me fera rire s'il est rigolo, ça me fera des personnalités, ça peut être impeccable.» (représentant, 45 ans, Neuchâtel)

De même que la tolérance deviendra une qualité explicitement recommandée :

«Il y a des gens que je regarde comme modèle ... des gens qui sont tolérants, un X par exemple, qui est d'une tolérance fantastique, un type que j'admire beaucoup à cause de ça.» (employé non-qualifié, 57 ans, Neuchâtel)

Par contre ce qui deviendra motif de jugement négatif sera celui que son égocentrisme rend rebelle aux règles de vie en bonne intelligence :

«... que je trouve désagréables parce qu'il y en a que pour elles, elles parlent, elles parlent, elles écoutent jamais les autres, des trucs comme ça.» (secrétaire, 28 ans, Neuchâtel)

«En général, les gens qui parlent beaucoup et puis, j'ai horreur de m'arrêter sur une route et puis bla-bla ..., discuter, discuter, il y a des gens qui discutent des autres, qui racontent tous les ragots du voisinage; ça m'intéresse pas, puis j'ai autre chose à faire ! J'ai pas le temps non plus ! Il y a aussi des gens qui racontent toujours leurs malheurs, ça m'irrite ! Une fois, ça va, mais pas toujours !» (secrétaire, 52 ans, Valais)

Tout comme seront jugées positivement les qualités d'effacement de soi, d'humilité :

«... et pis il participe quoi. Il est très discret disons jamais pour la gloriole ... c'est pas pour s'élever disons, il restera toujours très simple et il laissera passer les autres devant au contraire.» (artisan, 49 ans, Valais)

C'est le cas également des qualités d'humeur toujours égale :

«J'ai le don de ne pas me fâcher.» (retraité, 73 ans, Valais)

«Oui un petit peu, les gens qui sont un petit peu extrêmes, qui dominent mal leurs humeurs, qui sont, qui ont pas de respect pour votre territoire,

parce qu'on a un territoire, et puis quand nous-mêmes on connaît pas, quand on est tellement influençables, on se laisse un peu sucer par ces gens, on se rend pas compte, et puis après ils vous irritent et puis vous vous énervez contre eux et ça c'est bon, mais des gens qui m'énervent aussi, qui m'irritent bon, c'est des gens qui parlent que d'eux-mêmes hein, c'est des gens qui sont trop concentrés sur eux, qui n'arrivent pas à, à, ou bien qui ont une intolérance, qui ont une idée fixe et qui cherchent pas à la remettre en question avec quelqu'un par peur en fait de se regarder en face. Alors ça c'est la pire race.» (secrétaire, 24 ans, Genève)

Il en est encore de même pour les qualités de patience et de prévenance :

«Il faut déjà avoir beaucoup de patience je pense que c'est ça déjà le plus important, il faut de la patience. Et puis quels défauts il faut éviter à tout prix ? Je vous dirais ce serait d'être, d'être désagréable (rire), d'être agressive.» (secrétaire, 28 ans, Neuchâtel)

«Les gens ... disons qui se croient pas tout permis mais se croient facilement agressés par d'autres, alors il faut plutôt temporiser et qui ont quand même besoin d'amitié parce que très souvent ces gens se trouvent isolés.» (ménagère, 54 ans, Genève)

Cela peut aller jusqu'à l'implication personnelle dans des situations où les règles de discrétion, de réserve privée sont transgressées :

«... si vous vous trouvez, par exemple, dans une équipe, puis qu'il y a quelqu'un qui est malhonnête et grossier avec quelqu'un d'autre, vous vous sentez mal à l'aise, par exemple. Ou bien, si des gens critiquent trop d'autres personnes, ça me met aussi mal à l'aise.» (secrétaire, 52 ans, Valais)

Cela peut aller même encore plus loin : l'autocritique de cette implication personnelle quand elle risque de nuire à la disponibilité bienveillante mais neutre, dont ne doit jamais se départir le parfait professionnel :

«C'est important qu'il y ait toujours un bon rapport et puis pas qu'on s'implique dans la vie de l'autre et puis que ces problèmes rejaillissent au niveau du travail.» (secrétaire, 24 ans, Genève)

c) *La notion de caractère* - Une notion résume le système de valeurs morales liées à cette disposition génératrice d'attitudes que nous avons désignée du terme d'«individualisme sociable», c'est la notion de caractère. Elle se retrouve tant dans le registre maximaliste que minimaliste, mais connotée de manière distincte. En reprenant les remarques émises plus haut, ceci peut se schématiser de la manière suivante :

*Qualités associées à la notion
maximaliste de caractère :*

Séducteur
Sociable
Charmant
Intelligent

*Qualités associées à la notion
minimaliste de caractère :*

Inspire confiance
Respectable
Décontracté
Sérieux

La notion de caractère sert d'abord à souligner l'endurance et la persévérance dans l'effort de s'affirmer :

«En tout cas une chose sûre, il faut un peu de caractère parce que on se laisserait vite aller, j'entends que, quand on est patron soi-même, il faut un peu de caractère pour s'obliger à, à bosser pas, parce qu'on serait peut-être des fois tenté par la facilité, c'est vrai c'est pas évident il faut ... surtout au départ hein, faut crocher sec sinon on serait pas encore là après 20, bientôt 25 ans.» (artisan, 49 ans, Valais)

«Tous les événements qu'il a vécus, puis le caractère qu'il a, puis ce qu'il est capable de supporter : y'en a qui sont solides, puis d'autres moins, hein ? ça c'est clair ! Bon, intellectuellement, psychiquement, comme au physique, hein, y'a des différences, ça c'est sûr.» (employé non-qualifié, 57 ans, Neuchâtel)

«Vous avez des personnes qui ont du caractère : il peut leur arriver n'importe quoi, ils ont du cran, ils tiennent le coup, ils se laissent pas abattre. Vous en avez d'autres : ils n'ont pas la force, ils n'ont pas ce punch que d'autres ont ... Alors ma foi, s'ils n'arrivent pas à faire face à leurs problèmes, et ça c'est, c'est très grave ! Et la déprime, ça vient de là.» (ménagère, 56 ans, Genève)

Cette notion est associée non seulement à une réalité psychique, mais également à une apparence, un «look» moral qu'on a :

«C'est un gars qui a une bonne gueule.» (artiste, 33 ans, Vaud)

... ou qu'on n'a pas :

«Tout le monde est bien mais, c'est pas une histoire de mise, c'est une question de physique : je trouve que les gens sont tristes. Voilà ! Leur façon d'être, je suis désolée ... elles sont tristes, c'est triste à mourir. Moi, si j'ai ça devant moi toute une journée, moi je me fous à pleurer le soir ! C'est triste à mourir si je dois finir ma vie comme ça ... mais c'est une horreur !» (ménagère, 56 ans, Genève)

Par ailleurs la problématique de l'affirmation de soi à travers la manifestation d'un caractère donne lieu à toute une pathologie dont les théories sous-jacentes oscillent entre le subjectivisme volontariste et l'objectivisme fataliste.

Dans cette nosographie populaire des troubles du caractère, joue essentiellement la dimension quantitative de l'insuffisance ou de l'excès de l'affirmation de soi. Dans le premier cas sont dénoncées les stratégies de faux retrait, de repli sur son quant-à-soi opéré dans le désabusement et non pas dans l'auto-satisfaction :

«Ce serait une personne qui serait, qui sera là sans être là, qui serait absente, qui serait dans son petit monde, qui serait, voilà qui serait en société sans participer à une vie de société ... parce que la personne est insatisfaite de sa vie.» (secrétaire, 28 ans, Neuchâtel)

Dans le second cas, une même cause profonde, une carence identique intervient, mais ses effets extérieurs sont opposés. La notion de personnalité sera alors évoquée plutôt que celle de caractère :

«Il a toujours une assurance énorme mais c'est justement parce qu'il manque de personnalité, bon l'assurance ça lui aide en quelque sorte, il se donne une surface, mais c'est pas celui qui irait payer de sa personne.» (retraité, 73 ans, Valais)

L'excès dans l'affirmation de soi est stigmatisé partout où l'individualisme fondamental en vigueur perd sa coloration de sociabilité pour tomber dans le péché d'orgueil :

«Des gens qui ont peut-être tendance à toujours vouloir se mettre en avant ... Les gens qui ont tendance à vous mépriser.» (secrétaire, 52 ans, Valais)

Ce genre d'excès plonge aussi dans l'embarras celui qui en est le témoin :

«C'est inimaginable quand il est avec les clients on a presque honte de l'entendre parler parce qu'il se vante beaucoup.» (retraité, 73 ans, Valais)

Enfin il s'accompagne de tout un lot d'autres défauts comme la vulgarité ou la bêtise :

«Je déteste les gens qui font que parler d'eux, d'eux-mêmes, de leurs exploits, de leurs prouesses, de leurs... il faut toujours les écouter, j'aime pas, qui doivent toujours se mettre en valeur quoi. Bon, en principe ce sont des complexés quoi, mais j'aime pas, j'aime pas, et puis ils sont vulgaires. Qui sont, d'une façon ou d'une autre, il faut qu'ils attirent l'attention sur eux automatiquement ... Si on parle pas d'eux

deux minutes, ils reviennent chaque fois à leur sujet, ça, ça m'énerve.»
(employée qualifiée, 25 ans, Valais)

«Mais peut-être que si moi j'avais de l'argent je me montrerais peut-être pareil mais je me demande si je serais aussi bête des fois ... je trouve, je sais pas, ils veulent trop montrer leur argent, ils veulent trop montrer, c'est le signe extérieur de richesse, je sais pas.» (ouvrier qualifié, 33 ans, Genève)

En conséquence ces formes pathologiques du caractère suscitent la réprobation morale quand elles sont assimilées au mépris d'autrui, ou à la vulgarité ou la bêtise. Toutefois on peut se demander si elles ne provoquent pas de telles réactions parce qu'elles sont perçues comme des ratés de la sublimation, ce procédé par lequel, on l'a vu plus haut, une exclusion est transfigurée en signe de grâce par la magie du mécanisme de défense qui consiste à l'assumer comme fruit d'une action volontaire guidée par le dédain des ambitions terrestres :

«... quelqu'un de, une générosité qui se dégage de lui aussi peut-être à cause de ses joues ... il a un visage qui monte, un visage qui a, d'un homme qui a cherché l'épanouissement avant la réussite sociale.»
(secrétaire, 24 ans, Genève)

Dans ce cas la considération des ratés de la sublimation pourrait rendre compte de la simultanéité des réactions fatalistes et des réactions moralisantes interprétant le phénomène en termes de mépris, de bêtise ou de vulgarité. Ces réactions fatalistes seraient plus perceptibles dans les théories spontanées de la déviance émises au fil des entretiens, et qui font référence à des dysfonctionnements constitutifs que condense une notion de carence fondamentale. C'est cette carence précisément qui expose à ces formes dégradées de tentations terrestres que sont l'alcoolisme ou la drogue :

«Aussi bien dans l'alcoolisme que dans la drogue, y'a chaque fois une faiblesse de l'individu, ça c'est sûr !» (employé non-qualifié, 57 ans, Neuchâtel)

«Pour moi l'alcool c'est une sorte de compensation pour les personnes qui manquent de personnalité.» (retraité, 73 ans, Valais)

4. Conclusions provisoires

Les analyses interprétatives proposées d'interviews semi-directifs avaient pour objectif-clé de démontrer que l'esprit puritain romand, dont Boltanski dans *Le bonheur suisse* propose une version quelque peu idéalisée, est en fait un noeud

de contradictions. Et celles-ci, d'une certaine manière, sont analogues à celles vécues par le paysan traditionnel algérien dont le «dépaysancement» se trouve décrit dans *Le déracinement* (Bourdieu, 1964) comme typique d'un traditionalisme en crise.

Ainsi, l'hédonisme esthétisant, les commandements attachés à l'individualisme sociable tout comme l'équivoque des apories énoncées à partir de la notion de caractère, relèvent également d'une «dépuritanisation» typique des mutations autant que de la symptomatologie affectant la phase de déliquescence du standard éthique calvinien. En ce sens, le cadre régional des observations soumises à interprétation, ses particularités indépassables, ne créent pas d'obstacles annihilant d'avance la transposition «toutes choses égales» de préliminaires et très provisoires conclusions, à d'autres champs empiriques.

En ce qui concerne la problématique des «pratiques des déviations»⁴, instigatrice de notre démarche interprétative «dans un sens wébérien»⁵, nous tirons de ces notions de résurgence symptomatique et de transformation par mutation d'un système de valeurs, l'idée que la réglementation morale séculière et antidogmatique des investissements sociaux précipite la cristallisation des systèmes normatifs en codification institutionnalisée des droits légitimes d'intervention compétente, tout comme elle accélère leur différenciation en corps concurrents de connaissances savantes spécialisées. C'est en cela que la moralisation de l'action ouverte sur le monde peut être facteur de rationalisation et par conséquent de standardisation/spécialisation.

Dans la perspective ainsi ouverte, l'examen du matériel suggère de différencier le mode de rationalisation à coloration morale des jugements d'exclusion en constats de déviance. L'idée sous-jacente est d'associer les morales de l'acquisition aux rationalisations intellectuelles engendrées par le processus d'acculturation réciproque des discours légitimes profanes et savants sur la déviance. Cette acculturation est manifeste dans les affinités perceptibles entre catégories dominantes diffuses et catégories spécialisées institutionnelles, au moyen desquelles opèrent ces discours respectifs en des lieux de mondanité communs.

De manière antithétique, à la prolixité verbale affirmative des morales de l'acquisition s'oppose l'invention pratique honteuse des morales de la faute, habiles à trouver des stratagèmes qui permettent bon gré mal gré de se dérober au fardeau de culpabilité atavique impartie aux positions sociales dominées.

4 Par analogie à cette «pratique de l'esprit humain» dont Marcel Gauchet (1980) a tenté de brosser la genèse historique.

5 Cf. annexe.

Ainsi, aux bricolages théorico-confusionnistes et stigmatisants des uns fait pendant la créativité manoeuvrière des autres à se retirer du champ de confrontation avec le groupe dominant, à transmuier en libre choix la fatalité des mesures contraignantes d'exclusion dont on fait l'objet et, en retour, à frapper d'exclusion ceux-là mêmes qui les subissent également, mais en les dénonçant, ou se révoltant, etc.

En résumé, les rationalisations induites seront perceptibles dans les conduites verbales à travers des énoncés sous forme de règles, de préceptes, d'injonctions, c'est-à-dire sous forme de généralisation typique des attitudes moralisatrices. Seulement, dans un cas, elles revêtiront un aspect contradictoire, à la fois de vérité universelle abstraite propre aux propositions théoriques préméditées, parce qu'insérées dans une construction axiomatique, et d'authenticité irréfutable propre à l'expression spontanée d'une subjectivité apparemment libre de toute contrainte collective, mais dont la factice indétermination sert en réalité d'alibi à des jugements d'essence.

Dans l'autre cas, les généralisations se réduiront à ces préceptes pratiques limités et circonstanciés approchant soit cette forme de dicton qu'affectionne l'expression de la sagesse populaire, soit ce caractère pseudo-rigoureux qui signale l'énonciation d'un jugement fondé par des considérants eux-mêmes déduits d'un préjugé.

Il est à noter enfin que des considérations de ce genre se prêtent aux jeux des parallèles transdisciplinaires. Ainsi le couplage de l'élévation théoricisante propre aux morales de l'acquisition avec l'esprit terre-à-terre propre aux morales de la faute, trouve son écho psychanalytique dans l'opposition caractérologique construite par Gear, Liendo et Scott (1989, 183–194) entre *highlander* et *flatlander dreamers*.

ANNEXE

L'essai très focalisé d'interprétation dont le présent texte tente de donner acte, s'inscrit dans les suites d'une étude intitulée : «Différenciations et exclusions sociales : catégories de perception et d'action» (Requête No 1. 263–0.85 auprès du Fonds national suisse de la recherche scientifique, requérant principal : Werner Fischer; 1985–1987). La problématique générale abordée concernait les déterminants sociaux de la connaissance de la déviance, envisagée dans une perspective de dépassement des simplismes contenus dans les théories du «labeling» et de la réaction sociale aux conduites déviantes.

Cette problématique était, dans l'énoncé du projet introduit auprès du FNSRS, spécifiée par une hypothèse relative à l'affinité entre les catégories du savoir expert et spécialisé sur la déviance, et celles de la culture dominante. Une autre hypothèse postulait une affinité analogue entre le système de connaissance de l'univers social et la connaissance de l'espace des formes différentielles de la déviance. Plus exactement ce qu'il nous était apparu intéressant de circonscrire comme objet d'investigation, c'est le processus par lequel se dissocie le sentiment d'appartenance à un groupe, et que suppose le processus simultané de transfiguration des propriétés sociales de l'out-group en propriétés pathologiques patentées d'une catégorie de déviants. Plus cavalièrement nous dirons que cette hypothèse sur la constitution de l'espace de la déviance en miroir de l'espace social supposait un parallélisme entre le clivage de l'out-group autour de l'opposition «inférieur/supérieur», et celui de l'in-group autour de l'opposition «groupe d'appartenance/groupe de référence».

La perspective ainsi adoptée nous focalisait donc sur un passage, une transformation, à savoir celle du rapport entre les deux axes «externe/interne» et «inférieur/supérieur» sur lesquelles se distribuent les caractéristiques opérantes du processus de différenciation sociale. Car si, du fait de leur socio-centrisme, on peut dire des sociétés non stratifiées que pour elles ce rapport est de recoupement – l'externe est assimilé de manière univoque à l'inférieur, de même que l'interne l'est au supérieur –, la dynamique temporelle des sociétés stratifiées substitue par contre à ce rapport de recoupement un rapport logique d'intersection. Une transformation de ce type implique par conséquent que soit imprimée aux lignes de force de l'espace social une orientation, une structure donc, que l'on peut rendre par la notion de polarisation.

Cependant pour pouvoir inscrire les phénomènes de catégorisation des conduites déviantes dans la perspective d'une telle transformation, il fallait encore être en mesure d'en interpréter les manifestations concrètes perceptibles dans l'évolution du motif des conduites sociales, religieux et informulé à l'origine, puis peu à peu rationnel, c'est-à-dire faisant l'objet de rationalisations sécularisantes. Aussi avons-nous admis par pétition de principe que l'efficacité de celles-ci opère par le truchement de règles d'action se présentant sous la forme de dogmes inculqués, puis sous celle de préceptes moraux passibles d'intériorisation.

Etant donné l'espace d'hypothèses circonscrit de la sorte, nous avons tenté d'en dériver un schème interprétatif approprié qui fasse office de cadre théorique de référence pour l'analyse de contenu des entretiens semi-directifs (N=31) d'une préenquête menée en divers lieux de Suisse romande. Elle était appelée à

fonder l'opérationnalisation de notre problématique au moyen d'un questionnaire standardisé soumis ensuite à un échantillon national représentatif.

Les entretiens en question consistaient essentiellement à enregistrer les propos suscités par plusieurs ensembles de photos de gens dans la rue.⁶ Pour un premier jeu de celles-ci, il était notamment demandé de les classer selon le sentiment de proximité/distance que les personnes représentées inspiraient à l'enquêté. Celui-ci était en outre prié d'explicitier les motifs de son classement. Pour un deuxième de ces jeux, la consigne était d'indiquer la personne dont l'image correspondait à celle du meilleur supérieur hiérarchique, du meilleur collègue, du meilleur subordonné. Un troisième, enfin, était présenté avec la consigne d'associer à chacun des instantanés de passant, une figure typique de déviance (alcoolique, drogué, dépressif, escroc, etc). Pour compléter les choix de photos, d'autres questions étaient posées, relatives notamment aux situations de contact social évitées ou recherchées, ainsi qu'aux qualités requises par la profession exercée par l'enquêté. Par ailleurs, il était demandé à celui-ci d'imaginer les conseils qu'il prodiguerait s'il devait apporter soutien et réconfort à une personne confrontée au genre de problèmes ou de difficultés qu'entraîne telle ou telle forme de déviance.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- BOLTANSKI Luc (1966), *Le bonheur suisse*, Minuit, Paris.
- BOURDIEU Pierre (1964), *Le déracinement*, Minuit, Paris.
- CHOISY Maryse (1948), *L'anneau de Polycrate*, éditions Psyché, Paris.
- DONZELOT Jacques (1971), «Le troisième âge de la répression», *Topiques*, 6, 94–130.
- GEAR Maria C., LIENDO Ernesto C. et SCOTT Lila L. (1989), *Dreams Fulfillment*, Jason Aronson, New York.
- GAUCHET Marcel (1980), *La pratique de l'esprit humain – l'institution asilaire et la révolution démocratique*, NRF, Paris.
- GAUCHET Marcel (1985), *Le désenchantement du monde*, NRF, Paris.
- GOGNALONS-NICOLET Maryvonne (1991), «Une société dopée», *Psychothérapies*, XI/4, 237.
- WEBER Max (1964), *L'éthique protestante et l'esprit du capitalisme*, Plon, Paris.

Adresse de l'auteur :

Daniel Glauser
Unité d'investigation sociologique, Institutions universitaires de psychiatrie,
6–8, rue du 31-Décembre, 1207 Genève

⁶ Le matériel iconique utilisé à titre de stimulus expérimental fut extrait de la masse des clichés peu à peu accumulés par les photographes d'une agence de presse, dont le projet était de publier un album consacré au thème des espaces publics.